

Ce fut d'abord une pierre qui tomba à un mètre de son pied. Victor se retourna. Au bord de la chaussée aux pavés disjoints, deux types le regardaient, l'air narquois. L'un d'eux se baissa, ramassa un nouveau projectile, et, comme s'il jouait au bowling, le lança vers Victor, en contrebas. Celui-ci fit un bond de côté, et, d'un pas rapide proche de celui des marcheurs de compétition, gagna le coin de la rue, où il tourna, se répétant: «Surtout ne pas courir!» Il ne s'arrêta qu'à proximité de son immeuble. Un coup d'œil à l'horloge publique lui apprit qu'il était vingt et une heures. L'endroit était calme et désert. Il entra dans le hall. La peur l'avait abandonné. La vie des gens ordinaires est si ennuyeuse, les distractions sont devenues hors de prix. C'est pour cela que les pavés volent bas...

Début de soirée. Cuisine. Obscurité. Une simple coupure de courant. Dans le noir, on entend les pas lents de Micha, le pingouin. Il est là depuis un an. À l'automne dernier, le zoo a offert ses pensionnaires affamés à tous ceux qui voudraient bien les entretenir. Justement, Victor se sentait seul depuis que son amie l'avait quitté, une semaine auparavant. Il y est allé et a choisi un manchot royal. Mais Micha a apporté sa propre solitude, et désormais, les deux ne font que se compléter, créant une situation de dépendance réciproque plus que d'amitié.

Victor dénicha une bougie, l'alluma et la fixa dans un ancien bocal de mayonnaise qu'il posa sur la table. La

nonchalance poétique de la petite flamme le poussa à chercher, dans la pénombre, un stylo et du papier. Il s'assit et posa la feuille entre lui et la bougie. La page blanche devait être remplie. S'il avait été poète, il aurait fait courir une ligne rimée sous sa plume. Mais il n'est pas poète. C'est un écrivain enlisé entre journalisme et prose médiocre. Ce qu'il réussit le mieux, ce sont les courtes nouvelles. Très courtes. Tellement courtes que même si on les lui payait, il ne pourrait en vivre.

Dehors, un coup de feu retentit. Victor tressaillit, se colla à la fenêtre, ne discerna rien et revint à sa feuille blanche. Son imagination lui dictait déjà l'histoire de ce coup de feu. Elle remplissait une page, ni plus, ni moins. Aux derniers accents, tragiques, de sa brève nouvelle, le courant revint. La lampe qui pendait du plafond s'alluma. Victor souffla la bougie. Il sortit un merlu du congélateur et le posa dans la gamelle de Micha.

2

Au matin, il tapa son récit à la machine, dit au revoir au pingouin et se rendit au siège d'un nouveau magazine qui publiait généreusement des articles en tous genres, allant des recettes de cuisine à la présentation des dernières tendances de la variété post-soviétique. Il connaissait assez bien le directeur, avec qui il avait partagé de mémorables beuveries, à la suite desquelles le chauffeur de la rédaction le reconduisait chez lui.

Il fut accueilli avec un sourire et quelques tapes sur l'épaule. Le directeur demanda ensuite à sa secrétaire

d'aller préparer du café, et, professionnel, parcourut aussitôt le récit de Victor.

– Non, mon vieux, lui dit-il enfin. Le prends pas mal, mais ça va pas aller. Soit tu y mets plus de sang, soit tu changes carrément de sujet, tu inventes une histoire d'amour tordue. Pour les journaux, il faut du sensationnel, tu comprends.

Victor prit congé sans attendre le café.

La rédaction des *Stolitchnyé vesti** se trouvait dans les parages. Là, il n'avait aucune chance d'être reçu par le directeur; il se rendit donc au service culture.

– En fait, nous ne publions jamais de fiction, lui expliqua le responsable, un vieux monsieur plein de bienveillance. Mais laissez-nous votre manuscrit, on ne sait jamais. Ça pourrait passer dans un numéro du vendredi. Pour rééquilibrer. Quand il y a trop de mauvaises nouvelles, les lecteurs veulent quelque chose de neutre. Je vais le lire, promis!

Le petit vieux mit un terme à leur conversation en lui tendant sa carte et regagna son bureau envahi de papiers. C'est alors seulement que Victor se rendit compte qu'il n'avait pas été invité à entrer. Tout leur dialogue s'était déroulé sur le seuil.

* *Les Nouvelles de la capitale*, abrégé parfois en *Stolitchnaïa*.

Deux jours plus tard, son téléphone sonna.

– Ici la *Stolitchnaïa*, déclara une femme à la diction appliquée et au timbre clair. Je vous passe le rédacteur en chef.

Le combiné changea de mains.

– Victor Alexeïevitch ? s'enquit une voix masculine.

– Lui-même.

– Vous serait-il possible de passer aujourd'hui ? À moins que vous ne soyez déjà pris ?

– Non, non, je peux venir.

– Dans ce cas, je vous envoie une voiture. Une Lada bleue. Mais il me faut votre adresse.

Victor la lui dicta. L'homme, qui ne s'était toujours pas présenté, lui dit : À tout de suite.

« Serait-ce au sujet de mon manuscrit ? se demanda Victor tout en cherchant dans son armoire une chemise convenable. Non, sans doute pas... Qu'est-ce qu'ils en ont à faire ? Quoique, va savoir ! »

La Lada bleue venue se garer devant son entrée était conduite par un chauffeur très courtois, qui l'accompagna jusqu'au bureau du rédacteur en chef.

– Igor Lvovitch, annonça celui-ci en lui tendant la main. Ravi de faire votre connaissance.

L'homme ressemblait plus à un ancien sportif qu'à un journaliste. Peut-être était-ce le cas, mais l'ironie qui brillait dans son regard dénotait davantage l'esprit et la culture que les longues séances d'entraînement en salle.

– Asseyez-vous donc ! Un petit cognac ? proposait-il avec un geste ample.

– Non, je vous remercie. Plutôt un café, si vous avez..., demanda Victor en s’installant dans un fauteuil de cuir disposé face à un large bureau.

Le rédacteur en chef acquiesça. Il décrocha son téléphone et commanda deux cafés.

– Vous savez, reprit-il en évaluant Victor d’un regard amical, nous parlions justement de vous récemment, et hier, notre responsable du service culture, Boris Léonidytsch, est venu m’apporter votre nouvelle en me demandant d’y jeter un coup d’œil. C’est bien, ce que vous avez écrit... Et là, je me suis souvenu à quel propos nous avions évoqué votre nom, peu avant. C’est pour cela que j’ai eu envie de vous rencontrer...

Victor écoutait et hochait poliment la tête. Après une courte pause, Igor Lvovitch sourit et poursuivit :

– Victor Alexeïevitch, voudriez-vous travailler pour nous ?

– Moi ? Mais pour écrire quoi ? s’enquit Victor, effrayé d’avance par la perspective d’une nouvelle galère journalistique.

Il allait avoir la réponse, mais la secrétaire entra juste à cet instant, un plateau à la main. Elle posa deux tasses de café et un sucrier sur le bureau. Le rédacteur retenait ses paroles comme on retient sa respiration, attendant qu’elle quitte la pièce.

– C’est confidentiel. Nous avons besoin d’un auteur de talent pour rédiger des nécrologies, un spécialiste des histoires courtes. Il faut que ce soit concis et assez original. Vous comprenez ? conclut-il en dirigeant sur Victor un regard plein d’espoir.

– Donc, je devrais rester ici, derrière un bureau, au cas où quelqu’un mourrait ? interrogea doucement

l'intéressé, sur ses gardes, comme s'il avait eu peur de s'entendre répondre «oui».

– Bien sûr que non! Ce sera un travail beaucoup plus intéressant et avec plus de responsabilités que ça! Vous serez chargé de créer de toutes pièces un registre de «petites croix», c'est le nom des nécros ici, au journal. Elles porteront sur des gens encore en vie, allant des députés aux criminels en passant par les artistes les plus connus. Mais ce que je voudrais, c'est que vous tourniez cela de telle manière qu'on n'ait jamais rien lu de pareil au sujet d'un mort. En lisant votre manuscrit, j'ai eu le sentiment que vous en étiez capable.

– Et mon salaire?

– Disons trois cents dollars par mois*, pour commencer. Vous organisez votre temps comme bon vous semble. Mais bien sûr, vous devez me tenir au courant des noms qui vont figurer dans le registre. Pas question qu'un accident qui survient à l'improviste nous prenne au dépourvu! Encore une chose: vous allez devoir choisir un pseudonyme. D'ailleurs, c'est dans votre intérêt.

– Bon. Mais lequel? demanda Victor, s'adressant plus à lui-même qu'à son interlocuteur.

– Celui que vous voulez, mais si vous n'avez pas d'idée pour l'instant, vous pouvez signer «Un Groupe de Camarades».

Victor acquiesça.

* En l'absence de stabilité monétaire intérieure, le dollar est officiellement devenu dès la fin des années 1980 la véritable devise de l'URSS.